

Transcription de l'entretien avec Monsieur LÉAUTÉ

Enregistré à son domicile à Rezé, par Ronan Viaud, le 20 mai 2009

[0'00"00] – Origines

Ronan Viaud : Alors on est le jeudi vingt mai à quinze heures chez monsieur LÉAUTÉ, deux rue Camille Claudel, à Rezé. Nous interrogeons Monsieur Léauté sur sa vie. Vous êtes né quand ?

M. Léauté : Je suis né le 1er juin 1919 aux Sorinières. J'ai travaillé, j'ai été à l'école jusqu'à quatorze ans. Après travailler chez mes parents à l'agriculture. Jusqu'à l'âge de vingt ans et en mille neuf cent trente-neuf. J'ai passé le conseil de révision en février, en février 39.

[0'01"02] – La guerre

M.L : Et alors on m'a appelé après la guerre. Après la déclaration de guerre, le 28 décembre 1939. Mon frère, mais qui était sursitaire était presque sursitaire était rendu au onzième régiment d'artillerie à Fontainebleau, moi je voulais aller avec mon frère. Je dirai ça après. Il voulait pas le comprendre. Notre papa était adjoint au maire des Sorinières. Avec le maire, ils étaient bien ensemble. Ils avaient réussi à me coller là-bas. Alors, lui a été appelé comme sursitaire aussitôt la déclaration de guerre. Alors moi, je l'ai rejoint. Alors on m'a affecté au soixante et onzième d'artillerie à Fontainebleau. Arrivée à Fontainebleau. Il était à l'accueil. Tout s'est bien passé. Alors ils m'ont viré à la batterie automobile, au quartier Bouffay, à Fontainebleau. Et puis, alors là, je rêve tous les jours. On a une sortie. Je suis enchanté, puisqu'en principe, comme pour entrer, comme au régiment, dès le premier jour, j'ai pas le droit de sortir. Alors chanter tous les soirs dans Fontainebleau, la forêt. Puis, au bout d'un mois qui est arrivé à Noël, Noël 39. Alors, à ce moment-là, lui est venu en permission, comme il travaillait à la même batterie que moi. Alors, lui était secrétaire, comme il était intellectuel. Il était plus intelligent que moi. Moi, j'ai été à l'école jusqu'à quatorze ans. J'ai eu ma permission deux jours après lui. On s'est retrouvé aux Sorinières. J'ai été le conduire à la gare. Bon, arrivé à Fontainebleau, huit jours après. Le gars était déserté, mon frère était parti. On m'a dit : « *Votre frère est parti. Il est étudiant. Il est parti suivre un stage qui va rester plus un an à Rennes.* » Où comme élève sous-officiers. Le premier rassemblement qui y a eu c'était le lendemain ou surlendemain. Oh, la, la, la, la fallait faire du tape-cul. Un rassemblement tout d'un coup, il fallait des volontaires pour les transmissions. Qu'est-ce que j'ai fait ? J'en parle aux copains. Le sous-off nous dit comme ça : « *Il faudrait votre réponse pour le rassemblement de deux heures, de quatorze heures.* » Alors bon au rassemblement entre temps qu'on a mangé, j'ai dit aux copains : « *Ils nous proposent une transmission sans y répondre.* » Avec toute une équipe on part aux transmissions. Ah mais deux jours après on était arrivés à Nemours. Arrivés à Nemours, on nous dit : « *Vous allez faire la transmission vous allez partir à Grez sur Loing.* » On a été pendant un mois à l'école, mais on travaillait presque dix heures par jour, fallait apprendre tout le morse, le téléphone et tout ce qui suivait. Après on est parti faire l'école du feu au Valdahon, à la frontière Suisse. Et puis de là on a embarqué avec le 123^{ème} régiment d'artillerie, qui était au front. J'ai passé centraliste là-bas. Au central, j'étais heureux. J'étais pas en première ligne.

[0'04"48] – La débâcle

M.L : Puis alors un beau jour, un peu avant la débâcle, fallait prévenir. La ligne téléphonique était coupée. Alors fallait prévenir les batteries qui étaient beaucoup plus loin que nous. Puis y avait pas de volontaires. Le lieutenant dit : « *Y a pas de volontaire ?* » J'ai levé la main comme j'avais tous mes permis moto. J'ai pris une moto, puis j'ai été prévenir les gars, qu'il fallait qu'ils reviennent, qu'ils se rabattent. Les Allemands avançaient. Ils étaient au-dessus de nous, ils nous pilonnaient. J'ai eu la croix de guerre, j'ai eu la croix de guerre, le 14 juillet. J'ai tous mes papiers. Alors là, à ce moment-là ça a été la débâcle complète. On s'est tout replié. J'avais un camion, je me suis replié avec mon camion. Tous les réfugiés sur les routes. Alors voilà, je sais où on est. On a roulé, roulé. J'ai dit au lieutenant « *On va pas avoir*

d'essence, où qu'on va ». On ne savait pas si on allait aller en au Maroc, en Algérie, ou autre part. On savait rien. Enfin, on avait donné l'ordre de partir au sud de la France. Alors, arrivé à Sens, j'dis tient on va, on irait bien... À ce moment-là, on va aller à l'intendance, on va dans ce sens. Vous auriez vu ça- il y avait, je crois, au moins quinze centimètres de pinard de vin qui coulait dans... les gars avaient tout ouvert les vannes pour, pour que les Allemands bénéficient des choses ...que j'ai reculé mon camion. Comme le camion ne risquait rien. Puis le ravitaillement avec les copains de pain de tout ce qu'il fallait pour tenir quelques jours. Puis tout à coup arrivés le surlendemain, le lendemain, on arrive à Rodez. Il était midi. Le lieutenant me dit comme ça : « *Léauté, on va aller à la mairie de Reims.* » Arrivé à la mairie, Il a tardé un peu, puis il revenait pas. J'attends un peu, puis je dis « *merde* », je vais aller voir. Puis d'un coup, je le retrouve dans l'escalier qui descendait. Il dit « *On arrête là. L'armistice est signé. On va pas plus loin.* » Après bah dam, lui, il m'a quitté. J'ai plus revu ce lieutenant-là, rien du tout. Puis, on nous a mis en caserne au 51^{ème} d'infanterie. Ben oui, mais Monsieur Léauté était pas apte à être un marcheur. Alors là fallait marcher dix kilomètres un jour, vingt kilomètres le lendemain, et puis ainsi de suite trente kilomètres. Alors j'ai dit « *c'est bon* ». A ce moment-là, qu'est-ce qu'ils ont fait, ils ont mis des disponibles pour être mutés autre part. C'est là que j'ai été muté au 15^{ème} d'artillerie, à Castres. J'ai resté un bout de temps. J'étais motorisé. J'avais la vie heureuse. J'avais déjà eu tous mes permis de conduire.

[0'07"51] – Le général De Lattre De Tassigny

M.L : Alors tout allait bien. Et puis, un beau jour, au rassemblement, le capitaine, non non, le sous-officier service, Il a dit : « *Tout le monde au rapport à deux heures mais Léauté vous resterez dans votre chambre.* » « *Ah bon.* » « *Oui, vous irez au bureau du capitaine.* » « *Vous irez au bureau du capitaine à quinze heures.* » Les gars disent : « *Qu'est-ce que t'as fait comme connerie pour que le capitaine t'appelle ?* ». Alors à quinze heures, je me suis pointé au bureau du capitaine, le capitaine Aubertin. Le capitaine me dit comme ça : « *Léauté.* » Je me mets au garde-à-vous. « *On demande justement, on demande à Montpellier, à l'état-major, on demande un chauffeur, pour le général De Lattre de Tassigny.* » Oh, là, là, le général avec cinq galons, c'était pas n'importe qui quand même. Je ne savais pas ce que je devais répondre. D'après ce que j'ai vu, votre dossier, vous seriez apte à faire ça. Bon, j'ai dit : « *J'accepte.* » Quand j'ai accepté, ils m'ont dit : « *Vous allez partir au bureau de l'habillement, ils vont vous mettre un costume propre, puis on va vous diriger à Montpellier.* » Je suis parti à Montpellier, puis là, c'est là que j'ai connu le général De Lattre de Tassigny. Ce chauffeur est arrivé en Algérie, au Maroc. Puis il était venu là pour voir les grandes manœuvres qu'il y avait au plateau du Larzac. Alors la première, la première journée. Il avait mis un lieutenant à côté de moi pour me conduire la route de Montpellier car je ne connaissais pas la route. Puis ça s'est passé comme ça « *Impeccable* ». Pendant que j'étais en train de faire le voyage, j'ai pas entré dans le camp. Il dit : « *Vous irez manger au mess des sous-officiers.* » J'dis : « *Ça va, impeccable.* » Il m'avait donné un livre pour lire. Tout allait très bien. Puis le lendemain il me questionne comme ça puis il me dit : « *Léauté vous êtes de quelle région vous êtes, de quelle région ?* » Je lui dis : « *Du sud de Nantes.* » Il me dit : « *On est presque voisin comme ça.* » J'osais pas lui dire un mot. Alors il me dit comme ça. Bon il dit : « *Ah oui, d'accord.* » Je sais bien qu'il était de là-bas. Il était de Mouilleron-en-Pareds. Bon, il dit : « *Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?* » « *Qu'est-ce que je fais dans la vie, je travaille chez mes parents en ferme.* » Il dit : « *Ah les pauvres paysans.* » J'ai dit : « *Tous les gouvernements qui sont passés se sont servis des paysans pour voter, payer des impôts et faire la guerre. C'est votre cas.* » Je m'en rappelle comme si c'était hier. Il y a 70 ans de ça. J'aurai 91 ans, dans dix jours. Alors c'est bien que le temps s'est passé comme ça, que tout allait bien. J'ai passé avec lui un temps merveilleux. On allait, on allait de caserne en caserne pour visiter entre-temps, parce qu'on n'allait pas tous les jours au camp du Larzac. Les trois semaines sont passées. J'ai même pas vu son chauffeur. Quand je suis revenu à la batterie. Quand je l'ai quitté, alors il m'a tapé sur l'épaule, il me dit : « *Léauté.* » Je me rappellerai toujours de ses paroles : « *Léauté bonne chance dans la vie.* » Ça a pas été fini ; on n'a pas été démobilisés parce qu'ils avaient appelé après la déclaration de guerre. En février, en décembre 39, ils ont appelé que les six premiers mois. Et aux Sorinières on était huit copains. Il n'y avait que moi qui était appelé car il n'y a que moi qui était du premier contingent. Et y a que moi qui a été maintenu pendant trois ans dans l'armée. Les autres n'ont pas été retenus. Ils n'ont jamais parti, n'ont jamais rien fait. Puis encore, manque de pot.

[0'12"00] – Après le débarquement

M.L : J'ai été démobilisé en 30, en 42, trois ans après. Ils m'ont versé dans la DCA après... 404 la DCA...Après mon truc avec le Général. J'ai été versé en attendant la libération. Alors après je suis revenu chez mes parents pendant deux ans. Et deux après, le 28 décembre on me rappelle. On me rappelle encore seul aux Sorinières. Les autres avaient rien fait. Il a fallu que je me rende à Mellinet à Nantes la caserne Méllinet. Ils m'ont envoyé à Richemond, comme j'étais chauffeur, ils m'ont envoyé à Mellinet, c'était pour aller au débarquement de Normandie. Après le débarquement, pour récupérer le matériel. Quand je suis parti avec une équipe de chauffeurs. J'ai passé à ce moment-là, on a fait deux convois. On les a ramenés à Nantes. Puis, arrivé à Nantes et quelques jours après. Tous les camions. On avait été réquisitionner deux camions. Un camion à four de la Garnache et un autre au Champ-de-Mars. Et puis alors, bon, alors on s'apprête pour rejoindre, parce qu'à ce moment-là, on rejoignait un régiment dans la forêt de Princé à Chéméré. Alors arrivé à la forêt de Chéméré tout allait bien. Je me rappelle j'avais passé, en pleine nuit, on avait passé un passage, on a passé la charnière avec un camion de six tonnes, chargé de six tonnes de munitions plus chacun au cul. Puis, en pleine nuit. Tu es pas heureux pour conduire ça. Et puis alors bon dans l'intervalle des deux ans. J'avais fait connaissance de ma femme et alors on avait décidé de se marier le 12 avril 45. Quand je prends une permission, pour la semaine du 12 avril pour un retour le lundi, tout va très bien. Le vendredi c'était le mariage en mairie de Rezé. Le samedi c'était la noce au restaurant des Trois-moulins. Tout allait très bien. On avait en effet la messe avant le repas. Tout d'un coup, après le déjeuner, mon père et le beau-père, ...il me dit : « *Jean, tu peux sortir ?* » Je dis : « *Pourquoi ?* » « *On vient d'apprendre une drôle de nouvelle. Il faut que tu rejoins [sic] ton corps immédiatement.* » C'est pas possible. Alors, ils sont venus à Nantes tous les deux. Moi je suis resté avec toute la famille au restaurant. Et puis ils sont venus alors à je sais pas quelle heure il était, rue où il y avait l'état-major de Nantes. Alors j'ai eu la permission de la nuit, c'est tout. Fallait que je me tape les Sorinières en vélo. Fallait que je sois rendu à huit heures du matin la nuit de mon mariage. Oh quel bazar, c'était pas fini comme ça. Arrivé là-bas, on a rejoint. Puis alors après fallait que j'aille à la gare pendant deux jours pour recruter tous les gars à la gare d'Orléans. Recruter tous les gars qui arrivaient de permission. Vous pensez d'un boulot. Quand ça a été près à partir qu'on avait réquisitionné des camions, on prend la route pour aller à Royan. Fallait soi-disant partir à Royan. Arrivé au lieu où j'habitais à trois kilomètres après Les Sorinières. On avait qu'un pneu. On n'avait pas de roue de secours. Un pneu qu'éclate. On dit au Lieutenant : « *qu'est-ce qu'on fait ?* » Mes parents habitent là. Si on passe la nuit-là, on va tous aller chez mes parents. Alors on a tous couché chez mes parents. Mais alors le lieutenant est remonté à Nantes. Mais à Nantes on lui a dit : « *Il faut que vous repartiez par le train* ». Mais il dit « *Tous mes gars sont là-bas après Les Sorinières* ». C'était le bazar, si bien qu'ils sont venus nous rechercher le lendemain matin. En arrivant à Royan... On est arrivé en pleine nuit là-bas. Tout Royan était en feu, tout en feu. On est arrivé à Marianne pays des huîtres. Puis alors après, tout d'un coup, je tombe sur un gars, « *Te v'la toi ! D'où que tu sors, qu'est-ce que tu fous ?* » Oh ben alors j'dis « *Arrête.* » alors bon on a passé la nuit. Puis le lendemain matin, ils sont venus me trouver. Faut que tu vas dans le bureau du commandant. J'dis : « *Au bureau du commandant, pour quoi faire ?* » Bon alors j'y vais. Le commandant me dit : « *Léauté vous aller remonter avec tel et untel pour remonter où vous étiez dans la forêt de Princé.* » C'est pas possible, me faire un déplacement comme ça et c'était fini Royan était brulé il n'y avait plus rien à faire. Les autres sont restés sur place et nous on est venu là. Arrivée dans la forêt de Princé en plein dans la brousse. On trouve les gens que je connaissais. Il dit : « *Ils sont plus là, il y a plus personne ici.* » Faut que vous alliez à Tharon. Il y a un état-major de rendu à Tharon pour vous. Alors on est parti à Tharon. (Rire) Oh quel bazar. Alors après j'ai passé sous-officier, maréchal des logis étant à Tharon. Alors ils m'ont libéré que le 15 aout 45.

[0'17"03] – Parcours professionnel

M.L : On s'est associé avec mon frère aux Sorinières qu'avait dix ans de plus que moi. On a fondé une société « *Léauté Frères* » mais manque de pots les femmes se sont pas entendues.

RV : Elles étaient pas faites pour travailler ensemble ?

M.L : On a été obligé de dissoudre la société. Alors c'est là que j'ai décidé de venir ici, le 1^{er} novembre 1948. Alors ici quand je suis arrivé, il y avait personne, ici. Y avait juste les beaux-parents qu'étaient là. Ici c'était une étable. Y'avait une vache et un cheval. Ils faisaient le commerce de lait au détail les beaux-

parents puis ils habitaient dans la cour derrière. Alors nous qu'est-ce qu'on a fait. Les beaux-parents ont dit : « *Tu vas construire dans le vieux bâtiment.* » La partie de cette maison-là, puis ici c'était mon garage pour le camion. Alors après on s'est étendu. On a supprimé tout ça. On construit dans le fond un hangar. Après bah dam, j'ai travaillé comme ça pendant vingt-cinq ans dans le commerce. On allait au Champ-de-Mars dans le temps. On se levait à deux heures du matin parce que fallait avoir des places là-bas. Après on est venu au MIN. En 69, j'ai eu un carreau d'attribution. On ne pouvait pas avoir une case, le travail était pas assez important. Alors on avait un carreau. En...je suis resté là de 69 à 73 au MIN. Et puis alors là j'ai vu que c'était plus la peine. J'ai dit : « *C'est bon, j'abandonne.* » Réflexion faite, j'ai dit « *Si j'allais trouver la Maison Guilbault* ». Gilbert que je connaissais bien dit : « *Je te prends comme vendeur.* » J'ai dit : « *Impeccable.* » J'ai été onze ans chez eux. Puis le jour de mes 65 ans, ils nous avaient fait un bon repas. On était quarante. Trente-cinq hommes et femmes, c'était une sacrée usine. Ils nous avaient servi à manger et tout. Cette plante là qu'est là, il y a vingt-six ans de ça, c'est Madame Guilbault qui me l'a payée. Lui m'a payé un vélo, alors j'étais bien coté quand même. Alors après ça été la retraite. Avec ma patronne assez handicapée faut que je fais tout, la cuisine, les courses. Je fais tout. Oh c'est une drôle de vie.

RV : Et vous aviez combien de frères et sœurs ?

[0'19"25] – La famille

M.L : Alors, on était deux frères et quatre sœurs. Alors y en a une qui est morte à l'âge de six mois. Qui l'ont trouvé morte dans son lit, étouffée. La deuxième est décédée. Dans les quatre frères que nous sommes. L'ainé qui avait dix ans de plus que moi, qui était associé avec moi est décédé. Décédé déjà il y a plusieurs années. Alors maintenant, il me reste plus qu'un frère. Dans les missions du père Charles de Foucault, vous en avez entendu parler d'accord, au Sahara. Puis il est revenu dans le midi pour raisons de santé. Mais il a deux ans de plus que moi, 93 ans. Moi 91 la semaine prochaine. J'ai un frère plus jeune qui a quatre ans de moins que moi, qui habite Les Sorinières. Autrement toute la famille, on a eu trois fils. Trois fils qui sont mariés, tous les trois. Les parents, les nous, les parents, les enfants, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants on est vingt-huit. Plus alors ma femme quand j'ai fait mes noces d'or, on avait tout ce monde-là au restaurant aux Sorinières. Alors ma femme, elle a un frère et une sœur. Une sœur qui habite Pont-Rousseau. Son frère qu'est prêtre également. Il est actuellement en retraite en demi-retraite à Vertou. Et puis alors moi j'ai mes deux frères celui-là et l'autre. Alors on vingt-huit, on est trente-deux en tout. Ça commence à compter quand y a du monde. Enfin c'est pas tous les jours. Même aux noces d'or, y'en avait un qu'avait promis autre part. Il a pas pu venir. Mais enfin on était déjà une bonne équipe.

[0'21"01] – La ferme des parents

RV : La ferme de vos parents quand vous étiez aux Sorinières, c'était quoi la ferme à l'époque ? Une ferme dans les années vingt, trente ?

M.L : Mes parents faisaient mi-commerce mi-culture. Le lundi, le mardi on faisait le commerce. Le jeudi et le vendredi commerce. Et les autres jours on restait à la ferme avec mon frère. On avait plusieurs hectares de vignes. Je sais pas combien qu'on avait d'hectares de terre. Tout ça c'est partagé.

RV : Vous faisiez du maraîchage. Il y avait tous produits ?

M.L : Oui oui.

RV : La vente, vous les vendiez où ?

M.L : On allait dans la région. Je ramassais la marchandise. En pommes de terre, on s'est spécialisé en pommes de terre et légumes secs, les lentilles, les pois cassés, pois chiches en conditionnement. J'avais deux femmes qui venaient une fois ou deux la semaine pour me donner la main l'après-midi pour faire ça. Alors on vendait tout ça. Puis après chez [?] ça a été la grande boîte, la vraie usine. Je sais pas ce que c'est devenu. Je serai content de les revoir. Pourtant ils sont pas loin à Ragon. Mais c'est toujours pareil. Je peux pas m'absenter longtemps avec ma patronne. On a une femme de ménage qui vient. Tous les jours maintenant, des femmes de ménage pour elle. De neuf heures à dix heures, le lundi, mercredi et le vendredi. Puis alors le mardi et le jeudi de huit heures à dix heures. Puis alors le dimanche

c'est de neuf heures à dix heures maintenant. Comme elle ne peut plus rien faire du tout. Elle ne fait que manger et dormir. Temps qu'on tiendra le coup ça ira mais dam. Mais ça ira p't-être pas longtemps.

[0'21"01] – Le permis de conduire et les voyages

RV : Et donc vous avez, vous avez eu quelque chose qui est assez rare, vous saviez conduire, vous aviez vu vos permis de conduire. Comment ça se passait à l'époque ?

M.L : En février trente-neuf, je l'ai passé à dix-huit ans et demi. En principe j'aurais dû le passer avec les petites voitures mais on était autorisé à le passer avec le poids-lourd. Et je me souviens avec l'examineur, j'ai pris juste deux leçons pour le code. Parce que la conduite, je conduisais depuis quinze ans et demi. Parque mon frère l'ainé, il a eu un accident de moto. Il s'est cassé une jambe. Il a été deux ans sur le carreau. Alors mon père il a dit : « *faut que t'apprends à conduire.* » Alors à quinze ans et demi, il m'a appris à conduire. C'étaient les premiers camions. C'était un unique. La cabine, y a pas de carreaux. Fallait acheter des toiles. La boîte de vitesse et le frein étaient à droite de la cabine à l'extérieur. *(Rire)* C'était un drôle de bazar. Alors quand j'ai été passé mon permis de conduire. Où j'ai été passer mon permis de conduire, je connaissais toutes les rues. C'était du côté de Saint-Clément, le bas de la cathédrale, la préfecture. Alors, quand, pour moi c'était de la rigolade. Alors quand on est arrivés dans la rue qui descend la préfecture, le gars qui me faisait passer le permis, il m'a dit : « *Vous prendrez à votre droite.* » Je dis : « *Oui oui.* » Y avait un porche. On n'a pas lieu de s'arrêter devant un porche. Alors je me suis garé un peu plus loin et puis il me dit : « *Arrêtez je descends.* » Je le voyais descendre puis il prenait son calpin. Il me dit : « *Vous allez faire demi-tour sur la rue même.* » J'ai fait demi-tour, tranquillement, sans monter sur le trottoir ni à l'avant ni à l'arrière. Puis je me suis garé à droite. Puis il m'a livré mon permis de conduire. Oh, j'ai eu une sacrée chance. *(Rire)* J'ai jamais eu un accident. J'ai traversé la France de part en part, partout dans l'armée. J'ai fait beaucoup plus de kilomètres dans l'armée que dans la vie civile. Dans la vie civile, on n'allait pas loin. Si à part quand on est parti en retraite. J'ai, on a fait toute la Bretagne pendant cinq jours avec ma femme puis un des enfants qu'on avait emmené. Autrement j'ai fait plusieurs grands voyages. Tous les ans quand, avant de partir en retraite, on faisait des grands voyages avec Terrien. Alors ils nous ont emmené. On a été au palais de la bière à Munich, aux Florales, les fleurs en Hollande. On a été aux Baléares. Oh on a fait des sacrés voyages tous les ans. La maison Terrien, c'était une sacrée boîte, une organisation formidable. On est bien content d'avoir fait tout ça. Maintenant, il y a plus grand chose.

[0'25"00] – Noirmoutier

RV : Et quand vous disiez que vous alliez chercher dans les exploitations. Votre fils m'a dit que vous aviez vendu aussi de la pomme de terre de Noirmoutier.

M.L : Oui on allait à Noirmoutier.

RV : Alors comment vous faisiez ? À l'époque vous faisiez comment sans le pont ?

M.L : On passait le Gois. Fallait si rendre aussi bien de jour comme de nuit. Alors le malheur qui y avait. Maintenant ça se passe pas comme ça, il y a des dépôts, c'est organisé. Tandis que à ce moment-là on allait chercher notre bon de livraison dans la petite rue de Noirmoutier même. Alors fallait aller chercher le bon. J'allais aller passer dans les dépôts. Quand c'était de jour ça allait. Mais quand c'était de nuit, il y avait personne pour nous aider. Fallait qu'on charge, fallait attendre et fallait qu'on revienne par la même marée. Chargés à quatre tonnes, mettre quatre tonnes sur le plateau.

RV : D'accord, vous partiez avec un quatre tonnes. Vous le remplissiez à ras-bord.

M.L : Si ça correspondait, on revenait, on allait au marché. Si ça correspondait pas on allait à la maison. Ça a été une drôle de vie ça.

RV : Vous avez fait ça longtemps ?

M.L : Oh oui plusieurs années. Je connaissais Noirmoutier comme mes poches. Les dépôts au début quand c'était la nuit on ne connaissait pas trop. Mais après ah dam. J'ai arrêté Noirmoutier en 48. Quand je suis venu là, je ne suis plus retourné à Noirmoutier. C'était plus rentable avec un petit camion de deux

tonnes que j'avais. C'était pas rentable pour aller. Alors c'étaient des camions de Noirmoutier qui nous amenaient la marchandise.

RV : Après

M.L : On se partageait les camions. Admettons si c'était un dix tonnes, j'avais mon voisin, un dénommé Leparou, qui prenait la moitié du camion et moi l'autre.

[0'27"13] – La clientèle

RV : D'accord ! Après vous vendiez à qui ? C'était qui, qui achetait à l'époque ?

M.L : On vendait à n'importe qui. Le marché du MIN puis l'ancien marché ça venait de dix départements. La Vienne, la Haute-Vienne, la Vendée, puis les cinq départements bretons. On avait des clients partout. Puis notre clientèle était plutôt les petits épiciers. Alors après le marché on allait jusqu'à midi, une heure les livrer à domicile. On allait sur Chantenay. On allait un peu partout parce que Nantes était pas étendu à ce moment-là. Sur Saint-Herblain, c'était un peu central. Alors les gens nous disaient à ce moment-là. Ils passaient la commande. Tu ramèneras 100 kilos de ceci, 10 kilos de fayots, 10 kilos. Alors on faisait qu'un chargement et on allait distribuer ça. Le marché finissait à neuf heures. Il commençait à deux heures. À neuf heures on prenait un bout de pain puis on partait livrer jusqu'à... on revenait ici à une heure.

RV : D'accord ! Une bonne journée de travail.

M.L : La journée, ben l'après-midi on dormait un p'tit somme. Et puis l'après-midi, soit j'allais en campagne chercher la marchandise pour le lendemain. Ou les gars venaient ici me livrer. Tout ça dépendait même...j'achetais même à des commerçants. Les gars venaient nous chercher la commande, la marchandise ici. Ah dam c'était une drôle de ...

RV : Vous étiez tout seul, vous m'avez dit qu'il y avait deux femmes qui venaient vous aider. Votre femme devait vous aider aussi ?

M.L : On avait des gars qu'on embauchait sur place. Il y avait un syndic. Qui s'occupait de les enregistrer pour payer leur déclaration tous les matins. Il y avait en principe toujours les mêmes. À la haute saison de Noirmoutier, j'en avais deux, trois commis. Puis autrement y'en avait un habitué, tout le temps. Y'en avait un même, c'était un Algérien. Ali qu'on l'appelait. Je sais pas ce qu'il est devenu. Il est reparti dans son pays après. Quand j'ai arrêté. Je reste plus à Nantes. Je fous le camp. Il voulait plus rester travailler.

RV : Vous avez arrêté parce que ça valait plus le coup ?

M.L : Ça valait plus le coup c'était plus rentable.

RV : Y'avait plus assez d'épiciers pour acheter ?

M.L : J'avais le comptable qui disait « *Faudrait que vous demandiez à un expert-comptable.* » Ça faisait trop de frais. J'ai dit : « *C'est bon on arrête* ». J'ai bien fait. J'aurais même du jamais aller au marché d'intérêt national. J'aurais dû partir directement de l'autre marché. Mais enfin, c'était comme ça, c'était comme ça. On avait toujours espoir mais je trouvais presque plus d'épiciers à la fin. Les grandes surfaces, je me rappelle Leclerc. Mince, comment qui s'appelle là. J'ai oublié son nom, le grand patron. Maintenant c'est le fils.

RV : oui c'est le fils. Je connais pas son nom.

M.L : Le père, il tenait une épicerie lui avant.

RV : À Pont-Rousseau.

M.L : Là, dans la petite rue, au près du centre. Je le livrais là. Je l'avais comme client. Ah mais on se voit souvent. L'autre jour, il y a une quinzaine de jours... Pour le trouver, faut aller vers neuf heures. Il dit : « *Tiens te v'là Jean. Viens prendre un café avec moi ?* » Je lui ai dit : « *Mon pauvre vieux, j'ai tardé avec des copains à causer.* » Comme la patronne était toute seule, j'ai dit : « *Non. Tu m'excuseras mais une autre fois.* » Il dit : « *On aurait causé un peu.* » J'dis : « *Oui.* » Il est sympa. Son fils, je ne le connais pas.

RV : Il fallait être plus gros pour continuer à vendre. Un gros grossiste.

M.L : Voilà, exactement. L'âge avancé, il était plus question de faire ça. J'avais qu'un regret c'était que j'aurais dû arrêter quand on a arrêté là-bas.

RV : C'était plus cher quand vous êtes allé au nouveau MIN ?

M.L : C'était complètement différent.

RV : Plus gros ? Rungis ?

M.L : Oh oui la grosse ambiance. Je suis jamais retourné au Min, depuis. J'ai revu des collègues depuis. Eux autre aussi, ils sont jamais retournés. Y'en a un qu'est allé. Il dit : « *Toutes les boîtes sont changées maintenant.* » Guilbault qu'avait son entreprise là, il l'a plus. Il avait un comme moi mais en plus grand. Il y avait quatre ou cinq femmes en train de faire le pactage des haricots. Eh ben tout ça est rendu au MIN là-bas. Il a pris deux cases au MIN. Il doit avoir deux ou trois cases maintenant. Alors c'est le comptable qu'a pris ça. Même le fils n'a pas suivi. Le père a arrêté pour sa retraite. Le fils est parti lui aussi. Le fils Guilbault, vous le connaissez p'être pas ? C'est un musicien dans l'âme.

RV : Donc l'entreprise de son père ?

M.L : Ça l'intéressait pas. Le grand-père jouait du piano. Le petit-fils lui, dès qu'il a eu vingt ans. Même pas vingt ans, il est monté à Paris. Je sais pas ce qu'il fait dans la musique à Paris. Il doit surement avoir une bonne place.

RV : D'accord.

M.L : Je lui ai pas redemandé. C'est des gens sympathique la famille Guilbault, oh là là.

RV : Leur entreprise, elle était où ?

M.L : L'entreprise était toujours au MIN mais le magasin était là.

RV : Où ça là ?

M.L : Les gars, après le marché, ils venaient se ravitailler là, si ils avaient besoin ou dans la journée. Puis autrement, il y avait tous les camions, huit, sept. Depuis la petite camionnette cinq cents kilos jusqu'au dix tonnes. Il y en avait un qui faisait le Bretagne tous les jours. Bernard, le vieux des chauffeurs partait tous les jours en Bretagne. Il partait le matin, il revenait le soir pour ramener son camion de dix tonnes. Puis les autres c'étaient cinq tonnes, quatre tonnes, deux tonnes. Ils faisaient toutes les... Parce que c'étaient toutes les collectivités, les écoles et tout ça. Lui c'était tout ça. C'est des gars qu'ont pris à servir tout ça. Alors y'en a un ou deux chauffeurs qui font que les collectivités et puis les autres vont à droite et à gauche. C'est la grosse grosse SCOP... À ce moment c'était la grosse boîte.

RV : Oui aujourd'hui, il y a surement beaucoup plus gros ?

M.L : Aujourd'hui je ne sais pas ce que c'est devenu. C'est le comptable et son aide comptable qui ont pris la direction. Celui qui m'a remplacé, que j'ai dressé. Un jeune, un nommé Corbineau. Que j'ai dressé mais enfin sans dresser. Qu'était à mes côtés pendant les derniers mois que j'étais chez eux. Puis il m'a mis au courant. C'est lui qui s'est mis avec eu à la direction. Est-il parti en retraite maintenant ce gars-là ? J'sais

pas. Il habitait pas Rezé. Il habitait Saint-Aignan, je sais pas où ? Il habitait au près du cimetière puis il faisait l'élevage des cochons d'Inde. Puis je sais pas trop si il a pas eu des ennuis parce que les cochons d'Inde ça sent. Alors les voisins, je sais pas trop. Alors il a déménagé. Parce qu'il avait toutes les semaines un gars qui venait lui chercher ses cochons d'inde. Il les emmenait au MIN. Toutes les semaines. C'était un truc pour la recherche.

[0'34"28] – Le quartier avant

RV : C'était comment quand vous êtes arrivé ici, dans cette maison, autour ?

M.L : Y'avait rien. Parce qu'ici quand on est venu là y avait un magasin. Et puis y'en avait un en haut, où habite Mme Renaud. Son mari est décédé y a déjà quelque années. C'était un magasin aussi. Alors nous on a construit là. Puis lui il était chef de chantier dans le bâtiment dans l'entreprise, l'entreprise [Incompréhensible]. C'était une entreprise qui était dans le bas de Nantes, oui dans le bas de Nantes. Il était chef d'équipe là-dedans. Puis il a construit là. Puis p'tit à p'tit ça s'est vendu. Alors le beau-père, il avait jusqu'au rondpoint.

RV : C'était la ferme quoi.

M.L : C'était sa ferme, il avait trois hectares de terres. Puis il en louait, je sais pas combien jusqu'à la résidence de la Houssais.

RV : La résidence de la Houssais

M.L : Alors après ça s'est construit tout le long tout le long. Puis là c'est pareil. Alors moi quand j'ai vendu la ferme de mes parents, que j'avais hérité. Alors ça m'a permis de faire des frais ici. Alors ça s'est trouvé qu'il y avait un terrain de cinq mille mètres, de cinq mille mètres, là derrière les maisons. Alors madame Lesage, elle est venue me trouver. Elle me dit : « *Tu veux pas acheter. Je va vendre ça mon mari est mort.* » J'ai acheté les cinq mille mètres et puis j'ai planté des arbres. J'ai planté cinq cents arbres (*rire*). J'en avais planté trois cents, euh, deux cents et quelques là. Puis après tout le long qu'y a la belle maison là. C'est moi qu'a vendu le terrain là aussi. Alors ça me faisait pitié, y'a pas longtemps que je les avais plantés. Il commençait à donner. Puis alors là, je ne pouvais plus...Quand c'est arrivé à la récolte, j'étais encore dans le commerce. Je pouvais plus ramasser de pomme ni de poire, rien du tout. J'avais des rangs de soixante mètres de long en espalier qu'j'avais mis. Bah oui, quand j'arrivais, y avait que le dimanche matin que je pouvais les ramasser. Y'avait plus de pomme y avait plus de poire. Alors un beau jour j'ai dit : « *On liquide tout.* » Le troisième de mes fils qu'habite Cholet m'a dit : « *Je viendrais t'aider à les arracher.* » Alors on a tout arraché. On a tout vendu. Juste au moment où ça aurait été en plein rapport. Je croyais bien faire. Puis j'avais plusieurs copains que j'ai connu, qui ont monté des machins comme ça. « *Je vais installer un p'tit verger moi aussi* ». Puis j'avais mis que des belles variétés « *Dubuisson* », des pommes...Tous les arbres fruités qui sont là, des pommiers qui sont là à coté puis tout le fond c'est que des arbres, des « *Draps d'or* » la « *Dubuisson* » que des variétés, des bonnes variétés. Des poires c'est de la « *William* ». Parce que j'avais un gars aux Sorinières que je connaissais, nommé [Incompréhensible]. C'est lui qui me fournissait tous les plans. Il me les amenait. Il me disait : « *Jean...* » Je lui disais : « *Il me faut ça ou ça.* » Je me rappelle ça. Le quartier a évolué. Et puis comme ça. Ah on est bien entouré. Y a déjà les trois quarts. Monsieur Bouin qu'on a perdu. Que son fils travaille à la mairie là. On a perdu son père là, justement. Ah dam, l'autre en face, c'est pareil. Il est mort l'année dernière lui aussi. Le quartier ça se rétrécit.

RV : Et donc c'était, comment dirais-je, c'était très campagne ? C'était la campagne ici ?

M.L : La campagne complète.

RV : Complètement.

M.L : Complète, après vous tombiez au village du Genetais.

RV : Avant entre le deux y avait rien.

M.L : Complète, y avait juste le fermier Moriceau, dans le temps. Puis alors lui il avait sa ferme. Puis après y a Monsieur Guégan qu'est venu s'installer là, la tenue maraichère. Puis après Guégan, le grand-père est mort. La grand-mère est morte aussi. Puis lui, il a tout vendu. Maintenant, c'est un lotissement. Il a dû ramasser du pognon, hein. Son père à lui, là qui vit maintenant, il avait pas payé ça cher. Il avait acheté ça à trois vieilles filles qui habitaient le Genetais. Et il a acheté ça une poignée de sous. C'est moi... Je connaissais le père Guégan là. Il était, attendez, il était à l'école de la Perverie. L'école de la Perverie c'est de l'autre côté de Nantes, ça. Il était comme jardinier là-dedans. C'est là que je l'ai connu. Parce que la directrice de c't'école là, c'était une... Oh c'était pas une Française. Je me souviens le matin quand il s'amenait pour lui dire bonjour, le matin, il se mettait à genoux devant elle. Oh c'était une personne... Il avait bien fait d'acheter là. Il avait pas payé ça cher. Puis après le fils, il en a bénéficié. Tant mieux pour lui.

RV : Et dans l'autre sens, entre ici et...

M.L : dans le bas, c'est plus vieux que nous. Le Chêne-creux ça a toujours existé. Ça s'est construit plutôt par derrière où est le fils. Les petites avenues où il habite. Là ça s'est construit là. Autrement tout ça s'était...

[0'39"29] – L'école des enfants

RV : Vos enfants, ils allaient à l'école où ?

M.L : Ah bah Saint Paul.

RV : D'accord, à pied ?

M.L : À pied, y' avait pas de bus à ce moment-là. Les enfants allaient à pied. L'ainé a eu des problèmes. Il a eu parce que c'est malheureux à dire c'était l'école chrétienne à ce moment-là. L'ainé quand il est arrivé à l'âge de combien ? Il avait encore un an ou deux à faire. Puis un beau jour le directeur le fait appeler et il lui dit : « *Tu fais du football ?* » Il dit : « *Oui.* » Il s'était inscrit à L'AEPR, c'est ça. C'est laïc.

RV : Oui, c'était pas du même côté.

M.L : Alors, il lui a dit : « *Tu remettras plus les pieds à l'école.* » Vous voyez comment ils étaient à ce moment-là les gens. C'était dégueulasse. Alors comment on fait ? Alors, ils préviennent juste à la rentrée. Alors qu'est-ce qu'il a fait ? Alors, il s'était renseigné. Je sais pas quoi. Alors, il a dit « *Mais c'est bon. Je sais pas trop où aller.* ». Il se pointait avenue de l'Aulnaie. Avenue de l'Aulnaie il y a une école. Il est reparti avec sa mère. J'étais à mon boulot comme d'habitude. Puis à la rentrée d'octobre. Puis il était pas inscrit nulle part. Rien du tout. Il s'est présenté avec sa mère le matin. Il s'est mis à faire la queue comme tout le monde. Sa mère est revenue là. Il a été incorporé comme ça dans l'école. Il a fini ses deux dernières années-là. Deux ans qu'il a dû faire à l'Aulnaie. C'est là qu'il a parti après. Il a parti travailler. Faut voir la mentalité à ce moment-là. Je le connais très bien ce Monsieur. Il avait pas accepté qu'il allait dans un machin laïc. Y'avait pas de football autrement. Lui ça l'intéressait de jouer au football. C'était une mentalité vraiment spéciale à ce moment-là. Oh fallait si faire. Ah oui.

[0'40"28] – Les courses

RV : Vos alliez où faire vos courses ? Chez l'épicier ?

M.L : Dans les petites épiceries.

RV : Y'en avait beaucoup des petites épiceries ?

M.L : Ah oui. Quand vous descendiez le Chêne-creux, la rue d'après, rue Lechat, y avait une épicerie au coin. Ma femme faisait presque toutes ses courses là. Autrement c'était Nantes.

RV : Sinon fallait aller à Nantes.

M.L : Faillait aller à Nantes, autrement.

RV : Vous vous y alliez tous les jours, j'ai envie de dire ?

M.L : Ah bah oui. C'était comme ça la vie. C'est tellement passé. Je m'en rappelle, ça fait plus de dix ans que le dernier de mes conscrits... sont tous partis. Le dernier y a plus de dix ans, dix ans. Le seul qu'a fait la guerre qu'est resté. *(Rire)*

[0'42"20] – La ferme de ses parents

RV : La ferme de vos parents aux Sorinières, c'était où exactement, dans quel lieu-dit ?

M.L : Chenantin. Tiens ben justement, c'est là qu'il habite Jacky Bouin. Il habite...ça s'est construit, y avait que deux ou trois maisons quand on y était nous. Puis maintenant c'est devenu une cité. Pas une cité mais y a des maisons...

RV : Un gros lotissement. Ou un quartier pavillonnaire comme on dit.

M.L : Ça s'est agrandi énormément. Oh y a des années que j'ai pas été. J'ai une nièce qui habite pourtant là. Vous l'avez p't-être pas connu. Il y a longtemps que vous êtes à la mairie ?

RV : Ça fait deux ans mais je l'ai vu.

M.L : Ah non non. Vous avez pas connu ça. Lui il s'occupait des droits de place. Y a plus de deux ans qu'il est en retraite. Il y a plus de deux ans qu'il est à retraite. Ça s'appelle le village de Chenantin.

RV : Oui oui le nom me dit quelque chose.

M.L : Oui oui.

[0'43"18] – Son entreprise

RV : Vous aviez quel statut quand vous aviez votre commerce ? Vous étiez artisan ?

M.L : Commerçant.

RV : Commerçant.

M.L : Commerçant de fruits et légumes. Euh, on faisait pas de fruits. Pas de fruits du tout.

RV : Comment on déclarait son activité à l'époque ? Comment on payait ? C'est juste une question comme ça. C'était quoi à payer des impôts, des ?

M.L : Alors on payait sur le... Toutes les fins de mois, déclaration au comptable. Autrement celui qui m'avait pris comme comptable, il était au régiment avec moi. Ce gras là un nommé Durand [Je ne comprends pas]. Puis un jour il m'disait : « *Si tu veux je vais me mette à faire de la comptabilité ?* » « Ah bah, si tu veux tu me feras la mienne. » Puis un moment de temps, on avait monté un peu en flèche. Il me dit : « *Faut que tu prends un expert-comptable.* » Oh ben lui oh là là, la bagnole. Moi je faisais le relevé de mes comptes tous les jours. Je leurs transmettais ça et ils se débrouillaient.

[0'44"20] – Le certificat d'étude

M.L : Moi j'avais pas l'éducation. Comme je suis allé à l'école jusqu'à treize quatorze ans. Enfin j'aurais dû aller qu'à treize ans. Quand je me suis présenté à Vertou au certificat d'étude, le père est venu nous

emmener toute l'équipe qu'on était pour passer. Arrivés à Vertou, manque de pot, ils étaient en grève déjà à ce moment-là. En grève, alors, ils nous ont dit : « *Faut que vous preniez le train et aller à Clisson.* » Alors on a été à Clisson, l'équipe qu'on était. Il nous ont pas reçu, tous collés, tous. C'est t-il qu'ils l'on fait exprès comme on est arrivé en retard. On n'a pas fait tout ce qui fallait faire. Toujours est-il que, ben, le père a dit : « *Faut que tu retournes à l'école.* » Je suis retourné un an, jusqu'à quatorze ans. C'est comme quand j'ai passé le conseil de révision. C'est pareil. Je l'ai pas dit tout à l'heure. Quand j'ai passé le conseil de révision. Le major qui me passait, il me dit comme ça : « *Ah bah Léauté vous ferez un bon soldat !* » Je dis : « *Pourquoi ?* » « *Pour faire un bon soldat faut faire autant de kilos que de centimètres au-dessus du mètre.* » Vous voyez les conneries qu'on se rappelle. (Rire) Il me dit : « *Vous faites un mètre soixante-dix* » et je faisais soixante-dix kilos ou un mètre soixante et onze pour soixante et onze kilos. J'dis : « *vous m'en apprenez de belles.* » Je lui ai pas dit mais je le pensais. Des fois je repense à ces trucs-là.

[0'45"30] – Les jeux des enfants à la campagne autrefois

RV : Et c'était quoi votre enfance ? Est-ce que... c'est peut-être une question bête. C'était quoi les jeux des enfants à la campagne ?

M.L : Le soir quand on arrivait à la maison, c'était d'apprendre les leçons et tout ça. Le dimanche soir si on avait un moment de libre, c'était de jouer avec les copains comme ça, au ballon, comme ça.

RV : Vous aidiez vos parents ?

M.L : On était avec les parents. Si les parents sortaient, ils nous emmenaient faire un tour. Souvent, ils allaient manger chez des amis. Alors on passait la journée comme ça. Et puis, après quand on a grandi, c'est qu'à ce moment-là, fallait aller à la messe. À la messe le dimanche. Les parents étaient pratiquants. Après la messe, on allait faire du billard. Un billard, entrée des Sorinières, y avait un café-tabac. Le PMU en arrivant aux Sorinières, c'est là que justement on venait avec les copains. On restait jusqu'à midi et demi, une heure. On restait, on prenait un pot, puis on jouait au billard. Le dimanche après la messe, ah oui. Et puis l'après-midi bah dam on allait faire un tour comme ça à droite ou à gauche. Mais souvent, y avait un p'tit voisin qu'avait une moto. Souvent je faisais de la moto le dimanche midi. Pour moi c'était une petite auto moto. C'est pour ça qu'après je pouvais conduire de grosses motos. Mais dans le civil, j'ai jamais passé de permis moto. Dans l'armée, j'ai passé tous mes permis. Dans l'armé, poids lourd. J'avais passé transport en commun. Et arrivé à un certain âge, soixante, soixante-cinq ans fallait réviser mon permis. Ils m'ont laissé juste mon tourisme. C'est tout.

RV : Bah oui parce que...

M.L : Ma nouvelle carte y a juste le tourisme. Ah oui, enfin c'est comme ça la vie. Ça a tellement évolué, on s'en rend pas compte.

RV : Ah si on s'en rend compte. Si on s'en rend bien compte que ça a évolué. C'est pour ça que je vous pose des questions qui peuvent paraître bizarres des fois. C'est de se dire voilà, c'était quoi ?

M.L : Dans le temps on restait sur place. Les gens allaient travailler....

[0'47"50] – Les vacances

RV : Vous partiez pas en vacances ?

M.L : Les vacances ça existait pas !

RV : Vous partiez en vacances quand vous avez été en retraite ?

M.L : Si je me souviens quand le frère a été... Quand il a repris le travail. Alors avec le camion on a emmené tous les voisins le dimanche. C'est nous autres qu'ont inauguré le, comment qu's'appelle ? le je sais pu lieu dire. Vous aviez La Plaine, vous aviez, comment qu's'appelle, La Tara. Eh bien on était les premiers, parce que y'avait un gars de Sorinières qu'avait un membre de sa famille qu'habitait La Tara. Et alors le dimanche « *pop pop po* », pas dans la saison, mais au beau temps. À ce moment-là, il y avait pas de permissions, rien du tout. Ils remplissaient le camion plein. Comme le premier camion c'était un deux tonnes. Un deux tonnes Renault qu'il avait. Eh ben alors, je sais pas moi. On emmenait douze ou treize personnes. On a mis des bancs. Fallait voir les gars ramasser des moules. Et tout ça plein, les pleins sacs. Heureusement, c'est pas aujourd'hui. Ha, ils en ramassaient pout toute la semaine, les gens. Ah, ils étaient complètement fous. Seulement, ils avaient jamais été ramasser de moules, les gens. *(Rire)*

RV : Le sorties, c'était d'aller à Nantes où à la mer, quoi ?

M.L : Oui, c'était La Plaine et après c'était La Tara qu'on allait. Le copain de mon frère s'appelait comment ? « *Gatine* ». C'est Gatine qui l'avait emmené. Ils avaient été en moto tous les deux. Puis après il avait dit les gars, aux voisins : « Oh les gars si vous voulez » Tous les voisins étaient d'accord. On a fait des parties de pêche. *(Rire)* Y en pour toute la semaine à manger, moules et berniques.

RV : Et sinon vous êtes parti que comme vous disiez tout à l'heure avec les voyage Terrien.

M.L : 10 jours toujours dix jours.

RV : À partir de quel âge vous êtes partis ? Que en retraite pas avant ?

M.L : Quand on est parti ?

RV : Quand vous êtes parti avec les voyages Terrien vous étiez en retraite ou c'était avant ?

M.L : À oui c'était avant d'être en retraite.

RV : À partir de 55 -60 ans ?

M.L : Quand j'ai arrêté mon commerce. Qu'on était plus disponibles.

RV : Vous étiez salarié. C'était plus facile.

M.L : On était plus tranquille. La période des vacances.

RV : D'accord.

M.L : La période des vacances. C'était en principe huit-dix jours. Je m'en rappelle parce qu'on avait été au palais de la bière. J'ai ramené un bock. Vous êtes pas allé au palais de la bière, non ? Oh, c'est immense là-dedans. On était p't-ête bien mille. Immense, immense, ils vous servent à boire. Alors ils remplissent le bock. Je vais vous faire voir. Vous connaissez un bock à bière ?

RV : Oui, un grand bock allemand.

M.L : Voilà, alors j'en ai ramené un. J'en ai acheté un là-bas. Et alors la petite demoiselle qui nous accompagnait, qu'accompagnait le car....Alors dès que votre bock était vide, ils vous en ramenaient un. C'était gratuit. C'était dans le prix du voyage tout ça. Alors on avait pas à payer. La pauvre fille, quand on est sorti. Il était p't-ête ben plus d'minuit à ce moment-là. On a pu retourner à l'hôtel. C'était pas très loin de l'hôtel. Il a fallu que je la prenne avec le chauffeur bras dessus bras dessous, elle était complètement [?], la pauvre fille. Le lendemain, elle était pas réveillée. Le chauffeur a été obligé de la réveiller. Elle se rappelait plus de rien du tout. Forcément celui qu'est pas habitué à boire de... Moi j'ai bu un bock et j'ai dit : « *Allez, j'arrête.* » Mais enfin faut voir l'ambiance, qu'existait à ce moment-là. C'est

pas d'aujourd'hui. C'était le but du voyage, le palais de la bière à Munich. On faisait plusieurs villes. Plusieurs villes en passant. Qu'on arrêtaient. C'est pour ça que ça a toujours marché les voyages Terrien.

RV : Ça marche toujours, je crois.

M.L : Ça marche toujours. C'était une sacrée organisation à ce moment-là. Ça doit être encore pire maintenant. On avait pris avec eux. Et puis tous les ans, ils nous envoyaient un programme. Alors on choisissait. Cinq ans, on a dû faire cinq ans. Puis après comme je disais tout à l'heure : « *La Bretagne* ». Y a des fois, je me rappelle pas de tout.

[0'52"09] – La mémoire

RV : Ah, vous avez une bonne mémoire quand même.

M.L : Bah, oui.

RV : Si si. Ça fonctionne.

M.L : Tout ça, il y soixante-dix ans de ça.

RV : C'est hier.

M.L : Y a des trucs qui nous marquent plus les uns que les autres. J'ai tout enregistré. J'ai un livre, un cahier.

RV : Vous avez noté des choses.

M.L : Tout ce que j'ai fait. Même au régiment. Tout jour par jour. Tout était marqué. Tout, telle position, telle position, telle position. Parce que quand j'étais centraliste, les week-ends, bah on n'avait pas d'argent. À ce moment-là, tout le temps que j'ai été pendant mes trois ans. On gagnait zéro franc cinquante par jour. Ça faisait zéro, ça. Alors heureusement comme je ne fumais pas. Y a aucun membre de la famille chez nous qui fume. Puis moi, je fumais pas non plus. Alors on touchait deux paquets de cigarettes. Non, cinq paquets de cigarettes et deux paquets de tabac, tous les quinze jours. Alors, je vendais mon tabac et mes cigarettes pour se faire de l'argent de poche, comme ça. Puis je faisais laver mon linge. Y a une dame qui m'lavait mon linge. On trouvait toujours quelqu'un. On lui portait dans la semaine et elle le repassait et tout. On se rappelle de tout ça. On gagnait pas d'argent à ce moment-là. Même quand j'ai été rappelé là. Qu'est-ce qu'on touchait, deux fois rien. Si quand je suis passé sous-off, j'ai touché un peu plus. Enfin c'est comme ça. C'est la vie. Souvent je me demande, qu'est-ce que je fais tout seul. (*Rire*) Tous les copains sont partis.

RV : Ça, on peut pas savoir.

M.L : Ah dam non de d'là. C'est comme ça.

RV : Oui.

M.L : Je sais pas si on tiendra le coup. Si la mariée était pas comme ça. On pourrait sortir un peu. Mais là on peut pas sortir du tout. Rien du tout. Tant que je serai valide et puisque je conduis encore.

RV : Vous conduisez toujours.

M.L : Oui, (*rire*) la même bagnole. Une trois cent neuf, ça c'est increvable, c'est comme le bonhomme.

RV : Eh ben voilà.

M.L : Pas comme le bonhomme. C'est des vieilles bagnoles ça. Le mécano m'l'a dit : « *Vous avez une sacrée bagnole.* » On n'en voit plus à vendre. Vous en voyez une de temps en temps, une trois cent neuf. Et puis alors, elle a pas cinquante mille. Je faisais quelques voyages quand j'étais bien là. On allait à...le

deuxième de nos gars est à Brou. Brou c'est une petite commune à 287 kilomètres d'ici. Sur mon compteur, j'avais 287. Vous prenez la voie rapide, l'A11. On faisait deux arrêts. Un après Angers et l'autre 50 kilomètres avant d'arriver chez eux. On arrivait là-bas pour une heure. Une heure moins le quart pour manger. On faisait ça tranquillement et puis on revenait. On partait le vendredi matin et puis on revenait le lundi tantôt. Partir de chez eux vers neuf heures et puis là on revenait ici vers une heure pour manger. À ce moment-là ça allait tout seul. Il y avait pas la circulation qu'il y a maintenant. Ça roulait tout seul à ce moment-là. Ah oui. Tandis que maintenant... En parlant de circulation, ce matin je suis allé au marchand de plants qui y a avant l'entrée des Sorinières, là « Jardiflor ». Et puis tout d'un coup. Quand je suis passé, y a le pont là. J'aperçois deux gendarmettes qu'étaient là, appuyées comme ça. J'dis : « *Qu'est-ce qui sont en train de fabriquer ces deux gendarmettes là.* » Et puis en revenant... Je me suis trouvé juste qu'on était bloqué au rond-point. Y avait j'sais pas quoi ? Je me suis trouvé juste face avec eux. Ces deux filles-là étaient en train de photographier les gars qui roulaient sur l'autoroute. Alors vous vous en apercevez pas. Mais quand vous recevez le procès après (*rire*).

RV : Avec un appareil photo-jumelles, cela marche bien.

M.L : Après vous vous demandez, mais comment qu'c'est y que je me suis fait prendre ? C'est vrai. Y a mon neveu. Un de mes neveux qui s'est fait prendre comme ça. Il était parti là-bas. Son fils était à Lyon. Puis il a voulu partir de bonne heure. Il a traversé une petite commune de je sais pas. P't-être sept, huit cents habitants. A t'y traversé, je sais pas une ville limitée à cinquante à l'heure. Puis quinze jours, trois semaines après, il reçoit un procès-verbal transmis dans tel endroit à cinquante-trois à l'heure. Rendez-vous compte. Il en a eu pour j'sais pas combien à payer. (*Rire*) Je me demandais bien ce qu'elles étaient en train de faire, ces filles-là. Deux jeunes personnes. En allant, j'ai pas prêté attention à ça.

RV : Vous roulez pas au-dessus, vous ?

M.L : Qu'est-ce qui sont à faire ? Je me demandais. Après, j'ai dit : « Tient voilà. » C'est pour dire qu'il faut faire attention partout maintenant.

Deuxième partie

[0'00"00] – Conseiller municipal

RV : Vous m'avez dit vous avez été conseiller municipal à Rezé ?

M.L : Vous avez peut-être pas connu ça. C'était un nommé Bénézet.

RV : Si de nom, je connais.

M.L : C'est lui qu'était le maire. Et puis alors, quelque temps avant les élections, ils sont venus un soir, toute une armée. Il y avait la famille des gros maraichers de Rezé, Cassard, Jean, Dupond puis le maire. Ils s'amènent le soir. Il était quelle heure ? L'heure de manger. Qu'est-ce qui s'amène là ? Comme on disait tout à l'heure. Le matin de bonne heure. Ah ben ils disent : « *Jean on vient pour t'inscrire sur la liste municipale.* » Il dit : « *Ça non, faut pas y compter. Moi des réunions je peux pas y assister.* » Ils disent : « *Tant fait donc pas.* » Au final, on a pris un pot, on a discuté. Ils sont restés deux heures là. Oh quel bazar. Et puis alors, il y avait le fameux Moriceau qu'était cultivateur. Qu'était un copain aux Génétais avec eux qui insistait. Il disait : « *Jean tu vas pas me faire ça ?* » « *Tu vas pas faire ça. Mais moi ça m'intéresse pas votre truc.* » « *Moi ça m'intéresserait, si j'étais pas en activité* » Ils disent : « *Bon c'est pas compliqué, on va te mettre le dernier de la liste.* » Bon je sais pas combien qu'y avait. Vingt et des poussières. Quand le jour des élections est passé. Je me retrouvais pas le 28. Je me retrouvais douzième. Eh oui, et les années ont passé. Il en fallait que dix. Tout allait bien. Mais dans les deux années qu'ont suivi. Y'en a deux qu'ont disparu. Alors le onzième et le douzième, ça y est. Fallait que je me présente et puis à ce moment-là c'était le vendredi soir. Maintenant les réunions c'est le vendredi ?

RV : Les conseils c'est le vendredi, oui.

M.L : Alors ça durait jusqu'à minuit. Alors à l'époque, il a dit : « *C'est fini. Moi je reviens pas. Le lendemain matin je ne me réveillerais plus.* » Oui c'était du temps de Bénézet. Il habitait la dernière maison quand vous êtes dans la rue de la gendarmerie. Vous descendez la rue de la gendarmerie en venant d'ici. Vous descendez. Il est décédé.

RV : Et votre père à vous il avait été adjoint au maire aux Sorinières.

M.L : Notre père était conseiller municipal aux Sorinières. Puis après il a passé premier adjoint. Puis le maire. Qui c'était le Maire ? Monsieur Le Conte de Guinée. Souvent, il s'absentait des fois pendant les vacances, des fois, un mois. Alors c'est lui qui le remplaçait comme Maire. Lui aussi, il a pas eu une grosse instruction.

RV : Vous aviez pas le temps.

M.L : À ce moment-là, on se débrouillait. Comme on disait tout à l'heure. Les gens sortaient pas. Les gens restaient dans le milieu. On avait un contact qu'avec des gens... On cherchait pas. Ça a tellement évolué depuis.

RV : On avait les contacts avec les gens avec qui on travaillait.

M.L : Bah oui, voilà.

RV : avec les gens qu'on voyait à la sortie de la messe.

M.L : Oui c'est ça.

RV : La messe et le café après la messe.

M.L : Ah oui, on vivait avec not' temps.

RV : C'étaient des relations de bourg ou de village.

M.L : Avec les jeunes, les p'tits enfants et les arrières p'tits enfants, on peut plus causer de tout ça. Ça les intéresse pas. Notre passé les intéresse pas.

RV : C'est surement difficile à se représenter. Faut imaginer que ici c'était pas du tout ça.

M.L : ah oui. On se rappelle...

RV : Et c'est plutôt ça la difficulté. Ça a tellement changé.

M.L : Je me rappelle des fêtes le quatorze juillet. Le mois où on faisait des feux d'artifice. Le père, c'est que, dans son village, il faisait un feu d'artifices. Puis fallait amener des fagots. Un grand mat qu'on mettait. Puis tous les voisins des quatre-cinq maisons allaient venir prendre un pot ensemble. Tout ça, c'était la fête de quartier. Il avait monté un grand mat. Puis pendant une demi-heure, on était tous autour. Les jeunes dansaient en rond autour. Ça se faisait pas dans tous les villages. Dans tous les grands villages. Ça a disparu tout ça au fur et à mesure des années. Dans le temps les gens restaient sur place. Les gens s'en allaient pas autre part. Tandis que maintenant tout le monde va à l'étranger. Tout le monde circule. J'vois, on a un de nos petits-fils. Un petit-fils qu'est plus grand que moi là. Il a toujours été travailler dans les usines. Un truc de cheminées. Je sais pas quoi. Il est à l'étranger tout le temps, tout le temps. Tout le temps en avion. Sa femme, pareil. Que ça, que ça. Il dit grand-père : « *Les voyages forment la jeunesse.* »

RV : Ça fonctionne comme ça, aujourd'hui.

M.L : On n'avait pas l'instruction pour non plus. Maintenant, ça a tellement évolué. Ça évoluera encore. Ceux qui viendront après nous. C'est la vie. C'est la vie. Et des fois on a de la peine à suivre les jeunes.
(Rire)

RV : Ça va peut-être plus vite. Beaucoup plus vite.

M.L : Grand-père, t'es plus dans le coup.

COPIE INTERDITE